

DANSE

AVEC LES OMBRES

roman

Isabelle Flegeau



Isabelle Flegeau

Danse avec les ombres

© Isabelle Flegeau, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8995-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Secrets des couleurs, couleur du secret. Banderoles se mêlent et
s'entremêlent »

Sôseki

CHAPITRE UN

São Paulo, Brésil, Quartier résidentiel de Pacaembu, 5 Mars 2011.

Il faisait presque 30 degrés. Elle plongea, le corps droit et souple, avec grâce, les bras tendus, en un mouvement net et précis comme le font les athlètes de haut niveau. Son corps fin et racé glissa sous l'eau claire d'un bout à l'autre de la luxueuse piscine. Elle ne réapparut à la surface que lorsque ses mains frôlèrent la paroi de mosaïque aux teintes de bleu nacré. L'apnée lui convenait bien, c'était une sorte de médecine pour elle. Elle pensait contrôler son corps, elle s'était beaucoup entraînée. La nage l'apaisait, la soulageait de tous les maux.

Il était midi, le soleil était encore chaud malgré la fin de l'été austral. Elle poursuivit ses allers et retours dans l'immense piscine de la demeure familiale. Cela l'aidait à éliminer les excès de la nuit passée, commis en compagnie de ses amis dans les bars et les boîtes branchées de la mégapole brésilienne.

Elle avait à peine vingt ans et pourtant, une sourde et aveugle mélancolie prenait déjà racine au creux de son être et s'étendait, broyant sans pitié son énergie et sa joie de vivre. Elle avait tout essayé pour échapper à cette brisure...

Elle avait évidemment des projets, elle devait reprendre ses cours de danse

classique qu'elle avait délaissés ces derniers temps.

Depuis peu, elle envisageait d'étudier en parallèle le domaine de l'environnement. Elle sortait aussi beaucoup dans les clubs, les concerts et se laissait facilement embarquer par ses amies pour des virées shopping, dans le quartier huppé de la rue Oscar Freire, là où rivalisaient de créativité les couturiers et les designers de talents. Car elle avait la chance, comme lui répétait souvent sa mère, de faire partie de la société des nantis de ce pays.

Mais rien n'y faisait, lorsqu'elle se retrouvait seule, revenaient la tristesse et l'amertume, puis une sorte de dégoût. Alors elle avalait quelques calmants supposés la guérir et somnait dans le sommeil torturé de rêves psychédéliques.

Mai Watanabe était ce qu'on appelle une rokusei, la sixième génération japonaise née au Brésil. Ses ancêtres faisaient partie des immigrants japonais débarqués du navire « Kasato Maru » au port de Santos à São Paulo le 18 juin 1908. Il s'agissait de 791 fermiers venus d'Okinawa et des environs de Kyoto et de Kobe afin de travailler dans les plantations de café et de cultures maraîchères et à la production de la soie.

Tous rêvaient de faire fortune rapidement et de retourner dans leur patrie, mais la grande majorité était restée sur cette terre d'exil et, grâce à leur travail et à leur courage, ils parvinrent à gravir les échelons de la société, certains brillamment dans le commerce ou la banque. Ils avaient ainsi vaincu les préjugés de l'impossible intégration.

Le père de Mai, lui, était dans le commerce de pierres précieuses. Il partageait avec sa famille des mines de diamants, émeraudes, topazes et autres métaux indispensables à l'industrie.

Ce que Mai regrettait, c'était qu'ils devaient vivre entourés de murs élevés pourvus de fils électriques, leurs luxueuses voitures étaient blindées et les gardes du corps nombreux.

Elle savait combien cela était nécessaire à leur sécurité, elle, aurait souhaité vivre dans un autre monde, bien sûr utopique, où la confiance régnerait en maîtresse absolue.

Mais, elle savait, mieux que quiconque, que l'extrême pauvreté qui sévissait autour de l'immense mégapole, engendrait la violence, les vols et autres criminalités redoutés par les gens de son milieu qui ne sortaient plus du cocon qu'ils s'étaient fabriqué, que cachés dans leurs limousines blindées et ultra protégées. Ou alors par les airs, comme le prouvait l'incessante cohorte d'hélicoptères qui se croisaient dans le ciel, à toute heure du jour ou de la nuit, semblant sauter d'un building à un autre, tels de monstrueux et bruyants insectes. La ville était dangereuse pour celui qui montrait sa richesse et, pour se préserver de toute atteinte néfaste, celui qui avait réussi devait prendre de la hauteur.

C'était le sport favori de sa mère lorsqu'elle se rendait en ville pour son shopping hebdomadaire. Mai se moquait d'elle, lui disant qu'elle pourrait obtenir bientôt son brevet de pilote, vu le temps qu'elle passait dans ce moyen de transport.

Elle savait pourtant que c'était pour tromper le temps et lutter contre les premières rides que sa mère fréquentait assidûment les instituts et les boutiques de luxe.

Mai aurait préféré qu'elle se consacre à des œuvres bien plus philanthropiques et caritatives, mais cela aurait été trop lui en demander. Elle faisait quelques dons de temps à autres, mais ce qui la passionnait le plus, c'était de s'occuper d'elle-même et Mai disait souvent pour l'énervier que c'était un travail à plein temps.

Elle avait d'autres qualités, elle veillait à ce que soient servis des produits frais à tous les repas ; elle était très à cheval sur l'hygiène et la propreté de la demeure.

Elle avait obtenu de l'architecte qui avait construit la maison qu'il suive les principes du Feng shui afin d'harmoniser les énergies des éléments, Eau, Air, Feu, Bois et Métal, ainsi que l'art du Zen. En maîtresse de maison irréprochable, elle avait joliment réussi à créer cette ambiance si particulière de paix et de calme tant recherchée par les citadins nerveux et surbookés qu'elle recevait

parfois.

Mai aimait cette maison harmonieuse qui privilégiait l'ouverture sur l'extérieur, vers la modernité du jardin, et qui laissait généreusement entrer la lumière.

La pièce principale qui était en fait une succession de vastes salons, était, ce qu'on nomme dans le langage des architectes, un open-space. Il accueillait avec originalité deux palmiers placés au centre de l'espace de vie et des pots contenant de luxuriantes plantes exotiques étaient disposés ici et là.

Ainsi la flore était honorée autant au dedans qu'au dehors. D'ailleurs le bois et autres matériaux nobles et les tissus en fibres naturelles régnaient en maîtres dans la décoration de la bâtisse extrêmement contemporaine.

On avait privilégié les essences de bois locales ; le chêne rouvre, le tanibuca, l'eucalyptus ou encore l'ébène pour le choix des meubles qui étaient pour certains des créations modernes de designers brésiliens en vogue tel Sergio Falher par exemple.

Les tables basses résolument modernes avec leur conception en bois, en verre et inox, aux lignes ondulées, aériennes, étaient en contradiction avec les murs en pierres brutes et d'autres décorés de fresques murales où dominaient la couleur bleue.

Ces dessins faisaient référence aux azulejos, ces carreaux de faïence finement peints et vernis que l'on pouvait découvrir dans les cloîtres des anciens monastères de Bahia.

On pouvait dire que cette demeure était imprégnée des racines japonaises de la famille et en même temps bercée de la tradition brésilienne. Elle était un mélange de douceur et d'ode à la nature verdoyante et le récit de l'histoire

familiale réunie.

Mai aimait se faire déposer par le chauffeur à Liberdade, le quartier japonais de São-Paulo. Même si elle se sentait complètement brésilienne ; elle adhéra à l'esprit et à la culture du pays, elle adorait aller au carnaval et dansait parfaitement la samba. Néanmoins, son héritage japonais faisait aussi partie d'elle avec intensité.

Ce quartier construit sur un endroit où autrefois l'on pendait les esclaves rebelles, avait été, peu à peu, peuplé par les émigrants venus du pays du soleil levant. Après la seconde guerre mondiale, attirés par les locations qui y étaient bon marché, ils s'y étaient installés en nombre.

En arrivant au Brésil, ils n'avaient pas abandonné leur culture et leur langue. Ils avaient construit des écoles, misant avec raison sur l'éducation de leurs enfants. Cela avait continué malgré les interdictions et les brimades, lorsqu' au cours de la seconde guerre mondiale, le Brésil avait déclaré la guerre au Japon.

La défiance et l'hostilité s'installèrent envers cette communauté et les manifestations culturelles furent interdites ainsi que la parution des journaux en langue nippone.

À la fin de la guerre, beaucoup d'entre eux ne voulaient croire à la défaite de l'empire japonais. Il y avait même des organisations secrètes qui détruisaient les soies destinées à la fabrication des parachutes pour l'armée.

Avec la paix, l'ascension sociale des nouvelles générations se mit en route. Ils passèrent du statut d'ouvriers agricole au commerce urbain et à la production agricole diverse.

Et aujourd'hui le quartier florissant de Liberdade était un véritable japon miniature, où les panneaux de rue et les enseignes commerciales étaient aussi écrits en japonais. On pouvait y acheter une multitude de produits asiatiques typiques et consommer de la nourriture nippone. C'était une richesse culturelle qui attirait de nombreux touristes de toutes nationalités.

Mai entraînait tous les ans ses amies à l'Hanamatsuri, la fête des fleurs qui avait lieu au début du mois de juillet. Pendant cette fête, on célébrait la naissance de Bouddha symbolisé par un éléphant blanc.

Et puis il y avait aussi la Tanabata Matsuri qui était une fête romantique à souhait, inspirée d'une légende vieille de 4000 ans. Aussi nommée le festival des étoiles. Elle rappelait l'histoire de la princesse Orihime et de son amant Kengyu qui s'aimèrent si fort qu'ils en oublièrent tout le reste et en furent punis.

Orihime était la plus habile et la plus douée tisseuse de soie qui ait existé et son doux amant était pasteur.

Totalement obsédés par leur amour, ils délaissèrent leurs tâches respectives. Provoquant le courroux du Seigneur des cieux qui les transforma en étoiles, séparées à travers l'espace. Ils devinrent Vega et Altaïr, toutefois le Seigneur des cieux leur accorda de se voir une fois par an, sur les rives de la voie lactée. Ce jour- là, les vœux des amoureux étaient exaucés, pour cela ils devaient écrire leurs souhaits sur des papiers de couleur (irogami) et les accrocher sur les branches d'un bambou (sassade).

Ensuite d'autres fêtes se succédaient au long de l'année; le Toyo Matsuri un festival oriental où l'on suspendait des drapeaux (nobori) et pour la fin d'année le Moti Tsuki, le 31 décembre il fallait offrir des bols de riz afin d'attirer la chance pour l'avenir.

À chaque passage dans le quartier coloré de Liberdade, elle se promenait dans le jardin oriental, elle s'y sentait réconfortée, plus sereine envers l'avenir.

La tristesse imprimée sans cesse sur ses traits s'envolait, un joli sourire s'esquissait sur ses lèvres répondant à ceux d'autres asiatiques comme elle.

Profitant des derniers rayons de soleil sur sa peau nue, maintenant assise sur le rebord de la piscine, les yeux dans le vague, elle essayait de se rappeler de la dernière fois où elle avait eu le cœur léger.

Elle s'en souvint, c'était à Joinville « La ville des fleurs » située dans l'état de Santa-Catarina au sud de São-Paulo.